

Les Langues des Hattis

par **GABRIEL MICHAELIAN**

Il n'est pas, dans l'histoire de l'humanité, une épopée plus merveilleuse que la résurrection de ces peuples et de ces civilisations antiques des Hattis qui semblaient pourtant voués à un oubli éternel.

L'humanité ne conservait de ces peuples qu'un souvenir vague, à peine leur nom, le nom de l'un ou l'autre de leurs rois, figures légendaires dont les exploits avaient été brodés par la féconde imagination populaire.

Et si leur souvenir, si vague fut-il, n'avait pas été complètement effacé de la mémoire des hommes, cela était surtout dû à un petit volume, la Bible, qui mentionnait leurs noms en relation avec l'histoire du peuple d'Israël.

Le monde savant du dernier siècle voulut éclaircir et contrôler les données bibliques, et à la suite des recherches et des fouilles que l'on entreprit dans les pays d'Orient, la lumière jaillit sur ces peuples et leur histoire. Tour à tour, l'Égypte et l'Assyrie, Babylone et l'Elam, la Crète et la Phénicie dévoilèrent les secrets de leur passé; et les pierres commencèrent à parler.

Mais tant que les pierres n'eurent pas parlé, tant que les inscriptions laissées par ces peuples n'eurent pas été déchiffrées, la résurrection n'en fut pas complète. Car les monuments de l'architecture, de la sculpture et de la glyptique des peuples nous donnent, certes, une certaine idée sur le degré de leur civilisation, l'influence qu'ils ont subie, ou qu'ils ont exercée sur leurs voisins, leurs qualités caractéristiques raciales, ethnographiques ou sociales; mais la pleine lumière ne peut être faite que, lorsqu'on a maîtrisé leur langue, que l'on peut presque les entendre nous exposer de vive voix leurs faits et gestes souvent véridiques, mais parfois aussi entachés de vaine gloire, et enfin, que l'on peut lire et comprendre leur littérature historique, juridique, religieuse et commerciale.

L'énigme que nous posaient les monuments et les inscriptions laissés par les Hattis (1) a exercé la sagacité de plu-

(1) On remarquera que nous employons le nom de «Hatti» pour désigner ce peuple, les noms de «Hittite», forme anglo-saxonne, ou de «Héthéen», forme latine, sont empruntés aux versions anglaise et latine de la Bible.

sieurs générations de savants. Il est donc nécessaire d'exposer avant tout, aussi brièvement que possible, la série des découvertes archéologiques, de façon à situer le problème tel qu'il se pose aujourd'hui.

I. EXPOSÉ DES FAITS ET DU PROBLÈME

C'est en 1722, déjà, qu'un voyageur français, La Roque (1) signalait pour la première fois, à Hama, les inscriptions hiéroglyphiques qui furent appelées depuis «les pierres de Hama». «Vis-à-vis du Château, dit-il, il y a une belle Mosquée accompagnée d'un jardin, presque sur le bord de la rivière au devant de laquelle est une haute colonne de marbre ornée de bas-reliefs d'une excellente sculpture qui représentent des figures humaines, plusieurs espèces d'animaux, des oiseaux et des fleurs».

Un siècle plus tard, en 1822, Burckardt (2) s'intéresse de nouveau à ces inscriptions de Hama. «Je cherchai en vain, dit-il, à Hama, un monument de marbre avec des figures en relief, que La Roque y avait vu; mais dans l'angle d'une maison, au Bazar, il y a une pierre avec une quantité de petites figures et de signes qui semblent être une sorte d'écriture hiéroglyphique ne ressemblant cependant pas à celle de l'Égypte.

Ces inscriptions de Hama furent, pour la première fois, publiées avec des photographies et des estampes dans le «Quarterly Statement of the PEF» en 1872, pp. 74, 199. Burton, consul d'Angleterre à Damas, les reproduit aussi dans son «Unexplored Syria» (3), dans lequel fut publiée également pour la première fois, l'Inscription d'Alep (4).

Pendant que ces inscriptions, et d'autres pareilles aux premières, étaient recueillies avec soin, on ne savait même pas, ni en quelle langue elles étaient écrites, ni à quel peuple les attribuer. William Wright, qui était en 1872 missionnaire à Damas, et qui publia en 1884 un livre intitulé «The Empire of the Hittites» revendique la gloire de les avoir le premier attribuées aux Hattis. Quoi qu'il en soit, c'est le Prof. Sayce qui mit en vogue ce point de vue des 1876 et qui se consacra depuis lors, pendant plus de 50 ans, à l'étude particulière de la «Hittitologie».

1 «Voyage de Syrie» i. p. 243.

2 «Travels in Syria» p. 146

3 «Unexplored Syria», 1872 Vol. I. p. 335 .

4 Ibid. Vol. II. p. 186. Clermont-Ganneau en donna une meilleure copie en 1873, dans le Quarterly Statement of the PEF; p. 73.

L'intérêt du monde savant devenait de plus en plus vif, car, à la grande surprise de tous, des monuments et des inscriptions pareilles à celles de Hama furent découvertes peu à peu, sur place, non plus seulement dans la Syrie du Nord, mais presque dans toute l'étendue de l'Asie-Mineure, depuis Karqémiche jusqu'à la proximité de Smyrne, dans la vallée de l'Halys, dans la région de Malatia et jusque dans le vilayet d'Erzeroum (Kaza-Passinler). Il est à remarquer que presque toutes ces inscriptions furent découvertes à fleur de terre, sans que l'on entreprît des fouilles méthodiques. On est en droit, dès lors, d'espérer que le sous-sol de l'Asie-Mineure nous réserve pour l'avenir un très riche butin archéologique.

Nous venons de dire que toutes ces inscriptions hiéroglyphiques avaient été attribuées par les savants au grand peuple des Hattis; et l'opinion de Wright et de Sayce avait été unanimement adoptée par le monde savant. (1)

Mais voici qu'en 1906, Hugo Winckler entreprit des fouilles, devenues depuis célèbres, dans les ruines de Boghaz Keui, où il eut la bonne fortune de mettre à jour toute une Bibliothèque Royale d'environ 20.000 tablettes ou fragments couverts d'une écriture cunéiforme. Un certain nombre de ces tablettes étaient bien en langue sémitique et pouvaient être assez facilement déchiffrées; mais d'autres, en écriture cunéiforme aussi, mais en une langue jusqu'alors inconnue, résistaient à toute interprétation. Cependant, grâce aux tablettes cunéiformes en langue sémitique, Winckler put établir que le site de Boghaz Keui était bien celui de la capitale des Hattis; et il dressa même une liste des rois auxquels ces Archives avaient appartenu ou dont elles faisaient mention. On retrouva même, dans ces archives les fragments d'une copie, en langue babylonienne, du Traité conclu vers 1280 avant notre ère, entre Ramsès II et le roi Hattusil, traité dont le texte égyptien nous était déjà connu. Tout ces faits amenaient à la conclusion que cette langue inconnue était celle des Hattis. Mais quelle était cette langue ? Problème.

Cependant, un précieux jalon fut repéré parmi les 20.000 tablettes de Boghaz - Keui : c'étaient des vocabulaires en 3

1 Sous l'effet de la vogue pour les études "Hittites" et jusqu'à un temps pas très éloigné de nous, il y eut une tendance générale d'attribuer aux «Hittites» tout ce qui ne cadrerait pas avec nos connaissances sur l'Assyrie, Babylone ou l'Egypte. Evidemment, la question n'est plus aussi simple !

colonnes, donnant les mots avec leurs correspondants en Sumérien, en langue sémitique et en Hatti. Bien que fragmentaires et incomplètes leur publication en 1914 par Delitsch éveilla l'attention des savants. Et en 1917, F. HROZNY, en se basant sur les textes de Boghaz Keui encore inédits et conservés à Constantinople et à Berlin, publia son livre "Die Sprache der Hethiter" (La langue des Hittites), dans lequel il prouvait le caractère indo-européen de la langue des Hattis telle qu'elle se révélait dans les tablettes cunéiformes.

On ne saurait exagérer l'importance de la découverte, puisque, à part le fait que l'on se trouvait ainsi définitivement en face de la plus ancienne civilisation indo-européenne, la linguistique devait tourner de nouveau ses regards vers le Proche-Orient pour y étudier les documents les plus anciens du langage indo-européen. En effet, l'inscription du roi Anittas, de Kussara (1) nous reporte à quelques 2000 ans avant notre Ere, tandis que les plus anciennes inscriptions en sanscrit (Pali) celles de l'Empereur des Indes Asoka (Piyadasi), de la Dynastie de Maurya, ne datent que de 253/251 de notre Ere.

Mais ce qui complique le problème de la langue des Hattis, c'est, d'abord que les tablettes cunéiformes de Boghaz Keui ne nous révèlent pas une seule langue; mais bien 7 ou 8 langues différentes: langues des pays de Louya, Nêsas, Hatti, Kanès, Pala, Manda, Arzawa et Kizzuwatna; langues ainsi appelées du nom des villes ou des centres où elles étaient parlées. (2) Cette variété de langues nous révèle la variété des peuplades, ou des petits royaumes, qui constituaient à cette époque le monde Hattique: une fourmilière de peuples indo-européens, et une Confédération de petits Etats.

La plupart de ces langues ne nous sont encore qu'imparfaitement connues: et l'œuvre du dépouillement des 20.000 tablettes de Boghaz Keui, est loin d'être achevée.

Entre-temps, la découverte sensationnelle des tablettes de Boghaz Keui et l'existence des langues qu'elles nous ont révélées, ne pouvait manquer d'avoir son contre-coup sur la question des Inscriptions hiéroglyphiques, qui avaient été attribuées aussi aux Hattis, et qui avaient posé leur énigme bien avant la découverte de Boghaz Keui. Allait-on trouver que la langue des Inscriptions hiéroglyphiques était l'une de ces langues ré-

1. Cfr. Syria, T. X. (1929) pp. 366 - 367

2. Suivant l'usage dans ces âges reculés, la capitale donnait son nom à la langue du pays, ainsi qu'au peuple qui en dépendait directement.

vélées par les tablettes cunéiformes? On l'espéra d'abord; et des efforts furent faits dans cette direction, mais le resultat fut négatif: on est aujourd'hui généralement d'avis que la langue des Hiéroglyphes doit être tout à fait distincte de celles des tablettes cunéiformes.

De ce fait, certains savants ont voulu tirer des conclusions, qui, à notre avis, sont dépourvues de force logique.

Il en est d'abord, qui ont conclu que les Inscriptions hiéroglyphiques —qu'ils appellent maintenant «soi-disant Hittites»— n'ont aucune relation avec le peuple Hatti. La déduction est évidemment forcée, et les faits sont là pour la démentir. Pourquoi donc, aux Archives Royales de Boghaz Keui même, tel Roi fait-il apposer sur ses tablettes, son poinçon royal en caractères hiéroglyphiques? Pourquoi donc le scribe qui a transcrit ces mêmes tablettes cunéiformes, se sent-il porté à y poser sa signature en caractères hiéroglyphiques? Ce sont là des indices qu'on ne peut négliger sans être taxé de légèreté. D'ailleurs, sans vouloir insister sur le fait que les fouilles de Boghaz keui ne furent pas aussi complètes que l'on aurait désiré, les Inscriptions hiéroglyphiques ne se retrouvent-elles pas dans les parages de Boghaz keui? (1)

Par ailleurs, est-il donc tellement impossible qu'à côté de la variété des langues que nous rencontrons dans le monde hattique, à côté même de la langue diplomatique sémitique, dont la Cour faisait usage dans les traités (2), il ait existé une langue et une écriture consacrées à certaines circonstances spéciales, mais que l'on évitait dans l'usage courant et expéditif, pour la raison même que l'écriture en était plus compliquée?

Ces mêmes raisons, nous semble-t-il, sont aussi valables contre l'opinion de ceux qui voudraient attribuer ces inscriptions hiéroglyphiques tout au plus au Second Empire Hattique, celui qu'on a appelé «Moscho-Hittite». Il semble évident qu'il y eut, à cette seconde période, une espèce de Renaissance de littérature hiéroglyphique, et que la région de Karkémiche s'est montrée plus exclusive dans l'emploi des hieroglyphes.

Mais ces phénomènes sont naturellement dûs à l'acuité de la lutte que Karkémiche ne cessait de mener contre Assour, son ennemi le plus acharné.

En voulant chercher, en dehors du monde Hattique, la solution du problème des Hiéroglyphes, d'autres savants ont

(1) Cfr. Messerschmidt: Corpus Inscriptionum Hettiticarum, passim.

(2) Le traité de Mursilis II avec Rimisharma, roi de Halap, en 1926 av. J. C., est ainsi rédigé en accadien.

dirigé leurs investigations sur les HARRIS et les MITANNIS, deux peuples puissants qui paraissent avoir joué un grand rôle dans l'histoire de la période pré-hattique.

Les Mitannis, avec leur capitale à Wassukkani, étendirent leur domination depuis le Tigre à Ninive, jusqu'à l'Euphrate près de Karkémiche. Leur langage, que l'on qualifie maintenant de «Sous-Aryen», et qui semble avoir des affinités avec les langues hattiques, a précédé le Sumérien à Assour et à Ninive, et était employé depuis Arpakha (Kerkuk), à l'Est du Tigre, jusqu'aux environs d'Alep. L'Assyro-Babylonien prit sa place vers 1.500 ans avant notre Ere.

Les Harris eux aussi, paraissent avoir formé, dans la période pré-hattique un royaume puissant dans la région d'Alep. Il n'est pas improbable que la ville de Harran ne rappelle leur domination jusqu'au delà de l'Euphrate. Leur influence dût s'étendre même à toute la Syrie, car il nous semble que le nom de «Kharou», que les plus anciens documents égyptiens donnent à la Syrie, rappelle étrangement le nom de ce peuple. Plus tard, ce royaume des Harris fut incorporé dans la Confédération des Etats Hattiques; et le roi Eni-Eyis (dont le nom a été lu provisoirement «Eni-Teshoup» dans les tablettes cuneiformes) joindra ensemble les terres des Hattis et des Harris». (3) Mais nous anticipons déjà sur les données mêmes des Inscriptions hiéroglyphiques que nous nous réservons d'étudier plus bas.

Au point où nous sommes, la question qui se pose naturellement à l'esprit, est celle-ci: quelle est donc la langue dans laquelle sont écrites les inscriptions hiéroglyphiques?

Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de faire ici une réserve. Il ne faut pas perdre de vue qu'avec les caractères hiéroglyphiques, nous nous trouvons en face d'un système d'écriture, tout comme le système cunéiforme, qui est dérivé lui-même d'une ancienne écriture hiéroglyphique. Il se pourrait, dès lors, que ayons à constater que telle inscription écrite dans ce même système, nous offre un langage différent de celui d'autres inscriptions écrites également en hiéroglyphes.

Avec cette réserve, nous pouvons aborder l'exposé des résultats auxquels nous avons abouti dans nos études des textes hiéroglyphiques.

Et disons-le tout de suite: nos recherches nous ont conduit à admettre qu'il s'agit d'une langue nettement indo-européenne — que nous sommes enclins à appeler «Proto-Aryenne» — et qui présente cependant d'étranges affinités avec le Sumérien.

(A suivre)

GABRIEL MICHAELIAN